

Éloge de l'acrobate

Michaël FERRIER

Ce texte est un chapitre du roman Mémoires d'outre-mer paru en août 2015 aux Editions Gallimard, dans la collection L'Infini. Le livre retrace l'itinéraire de Maxime Ferrier, né en 1905 à l'Île Maurice, et qui s'engagea à l'âge de 17 ans comme acrobate dans un cirque itinérant, le Cirque Bartolini. Dans ce roman, qui est à la fois un roman-quête et un roman-enquête, le narrateur part sur les traces de ce grand-père voyageur : il s'envole pour Madagascar et, à l'aide de coupures de journaux, de rapports de police et de témoignages oraux, il retrace peu à peu son improbable trajectoire.

*

(...)

Parmi les artistes du Cirque Bartolini, trois se détachent, qui sont toujours placés en point d'orgue, à la fin du programme. Ce sont les figures les plus marquantes, celles qui ont droit dans les journaux aux articles les plus détaillés. À tout seigneur, tout honneur : Arthur Dai Zong.

Arthur : c'est lui qui est dans la première tombe, la plus à droite, contre le mur, comme si elle cherchait à sortir de la clôture du cimetière. Un petit gymnaste chinois bondissant, aux mains fines et aux mollets musclés, dont le nom sonne comme un gong : Arthur Dai Zong.

Arthur : les yeux bridés, le nez pointu, la bouche traversée d'un sourire indéfinissable (« une sorte de Mona Lisa chinois » dit de lui Mme Bartolini). Son menton très allongé est dévoré d'une petite barbe qu'il caresse constamment. Mais le plus impressionnant, ce qui frappe tous ses interlocuteurs, ce qui revient comme un refrain dans tous les témoignages à Madagascar comme en Chine, ce sont ses mains. Les mains d'Arthur ne tiennent pas en place, elles volètent toujours de son menton à son sourcil, d'une cigarette au cendrier, elles tracent dans l'espace des volutes sans nombre et qui semblent n'avoir jamais de fin. Un couteau, un caillou, un stylo... les mains d'Arthur ne sont jamais vides, elles ne peuvent rien laisser en place, toujours elles travaillent à déranger les choses, à les faire voltiger, à les déplacer, à les mettre en équilibre, à la lisière, en suspens... Les gens disent de lui qu'il a des ailes à la place des mains.

Arthur est né au sud de Pékin, dans la région de Wuqiao, à la frontière des provinces d'Hebei et de Shandong. Son vrai nom est Ha Chou, mais tout le monde l'appelle Arthur : comme Maxime, en changeant de pays, il a changé de nom. Depuis plus de vingt ans, la famille Dai Zong multiplie les voyages à Madagascar : c'est d'abord son oncle qui s'y installe à la fin du XIXe siècle pour fuir la première guerre sino-japonaise. Puis son père, qui débarque en 1905 pour, comme des milliers d'autres Chinois, bâtir les lignes de chemin de fer. Resté seul avec sa mère, le jeune homme grandira dans la légende de ce père voyageur. À peine âgé de vingt ans, lui aussi partira vers l'Océan indien. C'est à l'île Maurice qu'il sera recruté par Mme Bartolini comme « cuisinier et acrobate ».

Il faut connaître un peu la Chine pour comprendre. J'ai fait le voyage il y a deux ans. J'en garde un souvenir merveilleux, parce que c'est un très beau pays d'abord, et aussi parce que c'est là que j'ai rencontré Li-An. Il y a deux ans donc, je procède par trouées successives, je pars de Tokyo, je remonte par Paris, puis une escale à New York pour une conférence, et je me translate vers la Chine... le xian de Wuqiao... le port de Cangzhou... l'avion, puis le train, puis des

routes de plus en plus étroites, Xiaomachang... J'avance encore, je troue New York pour passer une centaine d'années auparavant, dans la campagne immense, où le ciel s'abaisse vers les arbres. C'est là, dans le parfum des rizières et parmi les gens qui parlent de la récolte qui approche, après une heure de marche nocturne sur un chemin de sable jaune, que j'ai retrouvé la trace d'Arthur, au milieu de la vaste plaine de la Chine du Nord.

Baigné à l'est par la mer de Bohai et adossé à l'ouest aux monts Taihang, Wuqiao est un pays de plages et de plateaux, de montagnes et de vallons. Le district est réputé depuis des millénaires pour ses acrobates : on dit que dans ses villages, chaque famille est une troupe en puissance. J'ai vu, dans un hameau de Xiaomachang, certains tombeaux couverts de fresques datant de la dynastie des Wei de l'Est. Nous sommes au VI^e siècle avant Jésus-Christ, et on y trouve déjà des filles jonglant avec des assiettes et des garçons se déplaçant sur les mains. Ils sont accompagnés de musiciens en costumes avec des cithares, des cloches, des tambours et des instruments à vent. Au centre, un homme danse, une croix en équilibre sur le front, tandis que deux jeunes gens autour de lui imitent le vol des hirondelles pour s'infiltrer dans des anneaux très étroits : le corps joyeux et attentif se transforme, il passe à travers les cerceaux de l'espèce, roulades et cascades, il se fait vent, dragon, oiseau.

Autant dire que ce n'est pas à un Chinois, surtout natif de Wuqiao, qu'on va donner des leçons d'acrobatie. Les registres du district font référence à un écrit de Fan Jingwen, un conseiller du cabinet des Ming lui aussi originaire de Wuqiao. Intitulé *Visite du Jardin du Sud*, ce texte décrit un spectacle équestre à la Terrasse du vent (porte sud de la cité) : « Quelques chevaux galopent sur la piste avec la rapidité de l'éclair. Les cavaliers adoptent toutes sortes de postures : couchés sur le dos ou à plat ventre, recroquevillés sur eux-mêmes ou simplement accroupis, en amazone ou à califourchon, les mains embrassant le cheval ou en l'air, sautillant ou figés debout, les pieds touchant le sol ou mis à côté du cheval ; parfois ils lâchent les rênes et quittent les

étriers. Lorsqu'on croit qu'ils vont tomber à terre, ils remontent à cheval avec une habileté incroyable. »

On ne s'étonnera pas de trouver tant de chevaux dans ces exercices d'adresse. Car la province de Shandong est aussi le pays de Sun Tzu, l'auteur de *L'Art de la guerre*. L'acrobatie, sous ses dehors festifs, n'est pas un simple divertissement : c'est une manière très spéciale d'être au monde, un combat aérien en même temps qu'une lutte *en sous-main*. On devrait peut-être lire en ce sens les dernières pages du livre de Sun Tzu, le fameux chapitre XIII où il insiste sur l'importance des agents secrets et en dresse une typologie... Dans le réseau magique qu'il met en place – le « divin écheveau » – une place de choix est réservée à certains espions, qui sont appelés « les agents vivants » ou « les agents volants » : sous une allure commune ou même disgracieuse, ce sont « des hommes lestes, vigoureux, hardis et braves ». Ils peuvent bien avoir l'air stupide ou inoffensif, mais ce sont eux que l'on envoie collecter des informations au moment opportun. De l'acrobate, ils ont les manières furtives et la rapidité d'exécution, le coup d'œil et l'intrépidité. À la différence des agents-suicides, ils reviennent faire leur rapport après leur mission. Le paradoxe est que ces fils de paysans, toute leur vie attachés au travail de la terre, aient donné au monde – en même temps que des poires juteuses et de petits jujubes à robe rouge, à pulpe jaune – les acrobates les plus véloces et les stratèges les plus subtils.

Ce côté agent secret lui servira plus tard, nous le verrons. Mais pour l'instant, Arthur est davantage dans le registre cavalcade, chevalier volant. Dans ses numéros, clin d'œil peut-être à ses origines terriennes, il utilise un ensemble d'objets venus du monde agricole, vases, récipients, cruches, marmites, pichets... Mais c'est pour aussitôt les faire valser dans les airs. Dans le *Jeu des jarres* par exemple : « les jarres destinées à contenir les grains des récoltes ne sont plus de lourdes amphores de terre, elles s'envolent sur ses pieds puis retombent en équilibre sur sa nuque ». Les porcelaines, la poterie, la terre cuite, l'émail cloisonné, tout lui est bon : dans chaque matière, il puise un

réservoir intarissable de mouvements qui semblent naître des ustensiles eux-mêmes, soudain libérés de la férule du travail et rendus à leur vie frémissante, bondissante, tournoyante... À son contact, les outils se soulèvent, les bibelots s'enchantent.

Je continue à feuilleter les programmes... On ne dispose pas de descriptif pour tous les numéros d'Arthur, mais leurs simples titres suffisent pour redessiner les contours d'un paysage tourbillonnant, à la fois poétique et athlétique. Comme pour signifier qu'il va vous mettre la tête à l'envers, Arthur commence souvent avec une *Pagode*. Qu'est-ce qu'une *Pagode* ? - Des bols sont saisis par les doigts de pied et posés sur la plante, ils passent d'une jambe à l'autre, sautillent, s'enroulent le long des chevilles, puis remontent en équilibre à la pointe de l'orteil en suivant les accents aigres d'une flûte en bambou. L'acrobate fait le tour du cirque sur les mains. Il faut savoir vivre ainsi, avec la tête penchée, regard oblique, perspective décalée.

Pagode de bols avec appui sur la main, Pagode de bols des deux hirondelles en plein vol... Soudain, un *Pagodon de paniers à fleurs* ! Pourquoi cela s'appelle-t-il une *Pagode* ? Parce que, comme dans une pagode, le rythme monte régulièrement, les numéros s'enchaînent ou se superposent, on passe aux agrès, aux anneaux, aux cordes, aux échelles... - et l'on se retrouve soudain sans s'en rendre compte là-haut, tout là-haut, dans le bleu du ciel.

Certains soirs cependant, Arthur s'ennuie des roulades et des pagodes, il sort son vélo. C'est sa spécialité, sa botte secrète : le vélo acrobatique. Tout ce qui est cycle, cercle, roue, le propulse dans une ronde joyeuse. Juché tour à tour sur un monocycle, une bicyclette, un tricycle et même un cyclo-pousse – toute une corolle de vélos au Cirque Bartolini – il virevolte comme une toupie, multiplie les pivots et les manœuvres, les pirouettes et les déviations...

Dans le *Jeu de bols sur monocycle*, le voici ondoyant sur une table ronde : son pied gauche pédale tandis qu'avec son pied droit, il lance des bols, des fourchettes et des cuillers qui retombent avec une précision inouïe dans le panier placé sur le sommet de sa tête. À vélo,

Arthur peut tout faire : endroit, envers, rétropédalage, descente subite sous le cadre, passage à l'équerre, montée à la verticale... La foule ne le lâche pas d'une semelle dans ses circonvolutions. Debout sur le guidon, accroupi sur les ailettes des roues ou pédalant à reculons, il est en même temps la force et la souplesse, la hauteur et le renversement. Sur le sol, sur une planche, sur un fil, rien n'arrête cet encyclopédiste du vélo, déployant dans le cercle de la piste son catalogue vivant de postures virtuoses.

C'est que le rond est libre, il n'a ni commencement ni fin. À la fin de son numéro, presque à l'arrêt – bras écartés pour l'équilibre, la victoire et le salut – il tourbillonne à droite et à gauche des milliers de tours, sans se lasser, sans s'arrêter.

*

La deuxième figure de proue du Cirque Bartolini, c'est Axel, le funambule. C'est un garçon un peu pâle, au teint fragile. Le plus âgé des trois saltimbanques est aussi le plus influençable : il y a fort à parier que c'est Maxime qui l'a embarqué dans ce voyage. Axel, qui est l'aîné d'une grande famille de notables de l'Île Maurice, ne s'entend pas avec son père, trop bourgeois, trop sérieux à ses yeux. Lui aime le cirque et les poèmes, il rêve de devenir artiste ou baladin. Quand il rencontre Maxime, il est immédiatement fasciné par cette boule d'énergie issue d'une famille bien en dessous de la sienne mais qui tire de cette pauvreté un surcroît de liberté.

Languide, longiligne, un peu efféminé, Axel est d'une grâce touchante. Mais sous ses allures graciles, c'est un athlète redoutable : on dit que des trois acrobates, c'est le plus assidu à l'entraînement, et qu'il peut rester toute une soirée en équilibre sur son fil à répéter un exercice jusqu'à ce qu'il en soit satisfait. « Qui, s'il est normal et bien pensant, marche sur un fil ou s'exprime en vers ? demande Jean Genet dans son merveilleux poème *Le Funambule*. C'est trop fou. Homme ou femme ? Monstre à coup sûr. » Effectivement.

Dans le Cirque rouge, son numéro plonge le public dans un subtil mélange de suspense, d'angoisse et de contentement. Axel évolue sur un mince fil de laiton tendu, suspendu à grande hauteur et soutenu par deux croix métalliques posées au sol. En bas, l'arène, la vaste étendue de sable. En haut, dans les airs et le feu : Axel doit passer par une série de cercles, de grosses cordes de raphia tressées et enduites de suif qui s'enflamment quand il les traverse. Il se sert d'un balancier pour garder l'équilibre, lesté aux extrémités de petites poches de sable, ce qui augmente et distribue sa masse et lui donne le temps de corriger sa position. Il est là, entre la mort et le miracle. La vie est suspendue à un fil, et pour une fois l'expression veut dire quelque chose. Il a de l'*aplomb*, à coup sûr. Danseur solitaire, merveille embrasée.

Vers le milieu du parcours, plusieurs journaux le signalent, Axel connaît souvent une période difficile : « Tu connaîtras une période amère – une sorte d'enfer – dit encore Genet (qui s'y connaît décidément en funambule), et c'est après ce passage par la forêt obscure que tu resurgiras, maître de ton art. » Spectacle dantesque, donc. Arrivé au milieu de son pèlerinage, seul sur son fil, Axel regarde devant, puis il regarde derrière : pas question de faire demi-tour, le chemin du retour est aussi éloigné que celui qui l'attend, d'ailleurs voyez c'est le même, il suffit d'être ainsi suspendu pour le sentir, pour le savoir, et en dessous c'est le gouffre, le plus simple au fond serait de s'y laisser glisser...

Le funambule au milieu de son fil est comme le nageur entre deux rives - un citoyen entre ses deux pays - à égale distance de l'une et de l'autre. Perdu outre-mer. Ne croyez pas qu'il soit si facile d'être un enfant d'outre-mer. Les continents ne sont plus en vue, les repères s'éloignent... Alors il n'est rien d'autre qu'un feuillage fragile, traversé par les vents. La moindre brise lui est tempête, le plus petit souffle de l'air un tourbillon affolant. La désolation le guette, le marasme, l'apeurement. Les muscles se raidissent, un peu fatigués déjà. Il sent l'engourdissement qui gagne les doigts, une rigidité lui grimpe le long des mollets... Il serait si facile de s'en tenir là. S'accroupir sur la corde,

rejoindre un bord ou bien l'autre – qu'importe – en rampant...

Mais ce n'est rien, les meilleurs ont connu ça. Le modèle d'Axel, c'est Blondin... Jean-François Gravelet, le Grand Blondin, le premier à traverser les chutes du Niagara sur un câble et qui répètera plusieurs fois son exploit au milieu du XIXe siècle. Quand Blondin arrive au milieu de ses 335 mètres de corde, au-dessus du précipice grondant, auréolé d'une brume de vapeur montant du gouffre et d'une infinité de gouttelettes poudroyantes, il débouche une bouteille de vin et se sert un pichet, là, au-dessus de l'abîme ! Une autre fois, il sort un réchaud et se fait cuire une omelette sur le fil. Toujours à cet instant de la traversée, il y a ce moment d'épouvante, auquel il choisit de répondre par l'humour.

Le Grand Blondin franchira à plusieurs reprises les cataractes blanches, en corsant à chaque fois un peu plus la difficulté de l'exploit : une fois, ce sera les yeux bandés, une autre fois les pieds dans un sac, ou encore les mains menottées... Il s'agit bien sûr d'inventer des exploits de plus en plus audacieux, mais aussi de se singulariser de plus en plus, de confirmer à chaque pas l'infinie précision de sa propre personne dans le vacarme ambiant.

Avec cela, il entraîne le monde entier avec lui, ses amis, sa famille, son impresario... Au Crystal Palace de Londres, en 1862, il pousse à 55 mètres au-dessus du sol une brouette dans laquelle il a installé sa fille de cinq ans : celle-ci, tout sourire, lance sur la foule en contrebas des pétales de rose à pleines brassées ! Spectacle irréel, poétique et fleuri, une belle preuve d'amour filial : évidemment, interdit tout de suite par le Ministre de l'Intérieur, alerté par la presse qui se répand en récriminations sur le sort de l'enfant. Mais que voulez-vous dire à ce monsieur qui est là-haut comme chez lui ?

La scène de Blondin, c'est le monde. On l'a oublié mais les chutes du Niagara furent longtemps surnommées « les chutes à Blondin » : il s'était approprié ce lieu, le laissant libre et ouvert à tous vents mais l'habitant de sa présence singulière. Un fil tendu entre l'air et l'eau, un élan.

Alors Axel se remet en route, doucement. Les reins ont retrouvé leur assise, le pied mord plus solidement le long de la corde tendue. La respiration est à nouveau fluide, silencieuse. Toutes les articulations sont en état de marche, vertèbres, rotules, rouages, la pensée progresse le long des cartilages. Il traverse le gouffre, les cercles, le feu, et il ressort là-bas, dans des nuages de fumée et une explosion assourdissante. Il sourit. Le funambule est une île, qui se souvient des continents et les salue de loin.

*

Je m'arrête un instant, j'ouvre le dictionnaire. Le mot « acrobate » est de la même famille que « microbes » : il vient du grec, de *acro* (extrémités) et de *bios* (marcher). L'acrobate grec était celui qui savait se déplacer sur la pointe des pieds ou sur un fil, sur un mât, sur un agrès : à l'extrême. En un mot, il s'agit de vivre sur des pointes. Maxime en est l'exemple parfait : il est têtù, il est pointu.

La vie aux extrémités, la vie des doigts, du bout des lèvres, de la plante des pieds... Orgueil des orteils, des ongles, grâce des cils. C'est le tact en ondes, le mot sur la pointe de la langue. Les mains parlent et les pieds tracent sur le sol une étrange calligraphie, comme si l'on posait physiquement la question du langage.

On dit souvent que l'art du cirque est celui qui consiste à composer entre eux tous les autres. Toujours, ils chevauchent. Ils *composent*. Ce sont des multi-appartenants. Ils n'ont cure d'établir des frontières bien précises à leur souveraineté. Dans chacun de ces gestes, il y a un certain rapport au savoir (« on dirait que la connaissance a trouvé son acte » disait Paul Valéry des danseuses) et une grande science du multiple. Chacun de leurs pas, chacun de leurs gestes ouvre un espace entre-deux, un idiome alternatif, une science des intervalles qui peut se pratiquer dans de nombreux domaines : langue, cuisine, musique, médecine...

Dans le Cirque Bartolini, les écuyères, tréteaux du cœur volant,

savent sauter de diverses manières sur un cheval en marche ou arrêté. Elles peuvent aussi se tenir à genoux sur la selle, assises sur la plante de leurs pieds retournés. Arthur Dai Zong *savait* chanter la tête en bas, avec une toupie tournante sur la plante du pied gauche et un sabre en équilibre sur la plante du pied droit. Axel le Funambule *savait* monter à vélo sur un fil et brandir un foulard de soie. Ils semblent à chaque volte nous poser une question : et vous, de quelles traversées êtes-vous capable ?



Mais le plus étonnant de ce trio, c'est Maxime.

Il y a ceux qui savent porter et ceux qui savent lancer. Ceux qui font le pont et ceux qui font la roue. Ceux qui soulèvent, ceux qui retiennent, ceux qui projettent... Les spécialistes du juché et les adeptes de la rotation... Maxime lui, sait tout faire, c'est précisément pour cela qu'il a été engagé. « Possibilité d'alterner les rôles, porteur, voltigeur, joker... » : cette phrase, je l'ai retrouvée dans un des carnets de Madame Bartolini. Elle l'a rédigée à la hâte juste après la séance d'embauche de Maxime. C'est la première description écrite que j'ai retrouvée de mon grand-père, et je trouve qu'elle lui va bien.

Au sol, porteur, observateur, voltigeur... Au ciel : équilibriste, danseur de corde, trapéziste. Il peut remplacer *au pied levé* la plupart des autres artistes. C'est ce qu'on appelle, dans le vocabulaire du cirque, un *joker*. Jeune homme au corps buissonnier, gymnaste étincelant.

Un carnet de croquis – peut-être lui aussi de la main de Mme Bartolini – nous le montre dans toute la palette de ses dispositions. Maxime a un superbe costume couleur rubis avec des découpures noires : c'est un elfe cerise, un lutin carméliste. Lorsque la gardine s'ouvre, le grand rideau de velours rouge qui sépare les coulisses de la piste, toute une vivacité de situations et de sensations différentes le parcourt. Il entre dans le champ clos de sa chair attentive, au pays qui

respire et qui bat sous sa peau... doigts-doigts, pieds-poings, mains-poignets, mains-coudes, il pense déjà où, quand et comment poser chacun de ses appuis.

Il frappe dans ses mains. La magnésie réduit la transpiration et améliore la prise, mais c'est aussi l'entrée, avec son odeur d'oxyde, dans un spectacle de poudre blanche où toutes les formes se dissolvent. Le sang circule, la porte s'ouvre et le corps parle. Alors, c'est la joie de l'empiste qui commence.

Ici, les carnets de notes de Mme Bartolini sont précieux et précis : Maxime est « vif, attentif », il « s'ouvre comme une corolle à la réception des sauts », il sait aussi « se resserrer pour se protéger ».

Canevas technique : « alternance des temps forts et des temps faibles ».

Ligne du corps : « élancée, élégante ».

Posture : « tonique ».

Elle note aussi l'extrême variation des vitesses, et la ponctuation quasi-musicale des appuis sur le sol, comme en témoigne cette notation étonnante, semblable aux indications d'une partition : « Modéré, vite, fort, doux, gai. »

Un défaut cependant, relevé lors des entraînements : « il rechigne à l'alignement ». En revanche, il peut intervenir dans toutes les combinaisons, assis, debout, couché, statique ou dynamique, en pyramide, en bloc ou en colonne, en solo ou en trio... Joker : je t'aide à monter et à te maintenir en équilibre sur un porteur. Le but est que tu tiennes seul, seul contre le monde entier s'il le faut. Puis je t'aide à descendre simplement. Je peux aussi t'aider à descendre de façon acrobatique : je te porte, je te soulève, je te projette et je te maintiens. Je te lance dans l'espace ouvert, dans la féerie du ciel de toile blanche et bleue. Je t'exulte, je te catapulte.

Quand vient son tour, Maxime scrute d'abord les parties osseuses saillantes, il évalue les masses musculaires, leur élasticité, leur robustesse... Étrange rapport de ce corps à lui-même et à tous les autres. Il les palpe, les enrobe, les survole, du plat de la main ou de la

volte de l'œil ; il reconnaît au passage les surfaces d'appui les plus solides, les zones de positionnement stratégiques, les parties les plus aptes à l'envol... C'est la grande géographie des corps.

Main sur bassin, mains sur épaule et bassin, mains sur épaules : la première chose est d'envisager les différentes possibilités de contact. Puis, très vite, passer sous les membranes, détecter les nervures et les articulations. On capte, on grimpe, on se saisit, on s'envole : les choses les plus importantes se jouent là, dans l'intervalle.

Puis-je poser mon pied ici, ma main à cet endroit ? où et quand précisément, et pour combien de temps ? Dans quelle forme est mon partenaire ce soir ? Est-ce que je le propulse pour un saut, un double saut ou pour une vrille ? Un bon acrobate est d'abord un excellent physiologiste : il radiographie le corps des autres, il le traverse de part en part, et tout ceci doit être fait très vite, *à l'instant*. Les yeux, le front, les lèvres, la langue, les organes de la voix, les bras, les jambes, le maintien, la couleur du visage, les glandes salivaires, le cœur, le poumon, l'estomac, les artères et les veines, et tout le système nerveux, frissons, chaleur... Tout est important. Balayage externe et interne, scanner intégral : il connaît le monde par ses cinq sens, et par un autre sens encore. Il sait ce qui se passe dans le corps à chaque instant.

Et maintenant, roulement de tambour infini... C'est le dernier numéro, le clou du spectacle avant la parade finale : le trapèze. A la fin, tous les autres épuisés, lui seul encore debout, plus personne ne peut le suivre. D'abord un crocheté des deux jambes, suivi d'une traction des bras : le voilà qui monte, il va chercher la lumière, projecteurs en surimpression sur le corps. Corde lisse, corde volante, il monte, il va rejoindre le trapèze...

Le trapèze est un bateau : on entend le bruit du bois qui craque, les cordages tangent, on sent le souffle du vent. La traversée va commencer... Quelques instants de silence, deux ou trois balancements, il commence par quelques passes pour tester progressivement son équilibre. Les figures s'enchaînent : la *Grenouille basse*, la *Grenouille haute*... *Cigogne avant*, *Cigogne arrière*... Tous ses esprits

animaux s'échauffent, se posent, se disposent... Il sort de la confusion, il s'ordonne. Il est synchrone. Un tour de corde et puis, très doucement, il enchaîne avec des figures géométriques : d'abord l'*Équerre*, puis le *Carré*. Les muscles des bras se tendent, mais le visage ne montre aucune trace d'effort. Montée à la verticale... Attention, station. Une bascule en avant, voilà *la Sirène et le Goéland*.

Il y a l'engagement physique de l'agrès, la force musculaire, mais il y a aussi autre chose : le rythme et la respiration, une certaine manière de ne pas être dépassé par la vitesse et par l'énergie qu'il développe, d'être toujours présent à la bonne pulsation. L'équilibre est un déséquilibre constant, un jeu de forces et de mouvements. Surtout, ne pas forcer. Au contraire, lâcher du lest... Le savoir-faire, ici, est un lâcher-prise : compression du muscle et détachement de l'esprit, tout est dans le souffle. Tout est dans la *détente*, c'est le mot qu'il faut, qui signifie à la fois l'impulsion et le repos. Alors le corps tout seul s'ajuste, la jambe autour de la corde, la main posée sur le bois... Soudain, tous les appuis tombent juste, et cette exactitude est l'autre nom de la beauté.

Maxime sourit, remonte sur son hauban, agrippe une deuxième corde... Un peu de repos et voici la figure du *Hamac*. Suspendu à cinq mètres de haut, il s'allonge entre les deux filins, d'un air nonchalant. Madame Bartolini envoie un petit air de clavecin... C'est du Couperin. Courante, sarabande... Le public rit, lui aussi reprend son souffle. Mine de rien, pendant ce temps, le chapiteau s'est transformé en une grande cathédrale de silence. Là-haut, l'archange volant reprend : *le Bateau, la Cavale, le Drapeau* et – retournement complet – l'étrange figure du *Temps cambré*. Enfin, *l'Avion* et puis, toute simple, *la Croix*. Là, il tient plusieurs secondes, ses bras sont deux grandes ailes blanches.

Puis soudain, c'est l'envol.

Le triple saut périlleux avec vrille est la spécialité de Maxime : d'un seul mouvement, il va passer d'un trapèze à un autre situé à quelques mètres en contrebas dans le silence religieux d'une foule suspendue à

ses épaules, à ses bras, à ses jarrets. Trois tours dans l'espace dans son costume rouge comme une roue incandescente. C'est un moment étrange, où le temps n'est pas arrêté – comme le veut un cliché tenace – mais bien plutôt déployé dans sa diversité folle.

Il y a une seule photographie de Maxime en train d'accomplir sa célèbre vrille, je l'ai retrouvée dans les papiers de Georges. Elle est de mauvaise qualité, décor trouble, cadrage flou, visage bougé. Mais il y a quelque chose d'émouvant à voir cet homme seul, lancé dans l'immensité d'un ciel de toile bleue soudain rendu à la nuit un peu bistre du papier dévoré par les ans. Le photographe a dû appuyer sur le déclencheur peu après le départ du saut et, compte tenu de la vitesse de réaction de l'objectif, Maxime a été saisi – ou, pour mieux dire, intercepté – au moment où il est au sommet de sa boucle, bras tendus dans le noir, un peu comme les plongeurs olympiques juste avant le piqué. Malgré la médiocrité du cliché – ou peut-être précisément grâce à elle – on comprend vite l'extraordinaire puissance légère de ce fou volant. Il est debout dans le noir, les bras ouverts, les mains cherchant le ciel. Là, il rompt le cercle de l'espèce, il s'extrait du cycle, il s'éclipse – et c'est comme si chaque roue lui faisait franchir un nombre infini de degrés de liberté. C'est un nouvel espace-temps, tissé par la lumière, gravé par la matière, un temps élastique et qui n'obéit plus.

*

Maxime, acrobate. Oiseau tranquille au vol inverse. Hors du vol, point de salut. Il faut se faire volant, par un long, immense et raisonné déploiement de tous les sens. Rien de prévisible dans ses mouvements, et en même temps rien d'inutile. Oiseau, singe, poisson, plante, il est devenu inclassable. Il est le monde, un monde soudain appris par corps, décomposé, recomposé. Victoire de la voltige.

Ainsi, il entre dans d'autres coordonnées de l'espace et du temps, un autre état du corps lui-même. Il a son *tempo* propre, une sorte de musique organique qui le mène vers le revers des choses, leur source

invisible. Il tiendra ce temps-là, le sien, jusqu'au moment de mourir.

Sur ce dernier point, je garde en mémoire un souvenir très précis. C'est vers la fin de sa vie, Maxime a près de 70 ans mais il fait encore chaque matin une série d'étirements au sol et quelques retournements sur la barre de bois curieusement suspendue au-dessus de sa porte d'entrée... (Que nul n'entre ici s'il n'est pas un peu acrobate, c'est sans doute le sens qu'il lui donne). Le souvenir dont je parle – j'ai cinq ans – concerne une des rares conversations que j'ai eues avec lui, genou contre genou, sur le petit banc de la maison de Mahajanga, de l'autre côté du boulevard, face à la mer. J'entends encore sa voix très spéciale, une voix grave, un peu sarcastique, je sens son eau de Cologne et ses discrets effluves de citron. Comme je le bombarde de questions sur le cirque, Maxime me dit qu'au moment du saut périlleux, il fermait toujours les yeux.

— Il suffit de fermer les yeux.

— Fermer les yeux ? Là-haut ?

— Parfaitement. Au bon moment. Cela permet de retrouver le trapèze, les yeux fermés, du dedans.

Il n'essaie pas de me transmettre un savoir, il s'en moque, mais à ce moment-là il est extraordinairement gai et sérieux. Sans arrêt sur son trapèze, il se dédouble et mute, se transforme, change de poids et de vitesse. Il s'évade sans cesse et sans cesse revient au même point de son espace, liane déliée, séquence multipliant. Et le secret – me dit-il – est si simple que même un enfant de cinq ans peut le comprendre, avant que toute sa vie d'adulte ne tente de le lui faire oublier : c'est de fermer les yeux, c'est-à-dire de substituer à tous les repères habituels une sorte de vision interne, impitoyable, acérée. Résistant fondamental, travailleur inqualifiable et chaque jour réinventé. En lui, tout est souffle, son, muscle, musique, voix.

Encore aujourd'hui dans mes rêves, il m'arrive de le voir, assis sur son trapèze dans l'obscurité des cintres, rouge parmi cette ombre. Il est loin. Nous sommes séparés me dit-on par toute une épaisseur de temps, et il serait vain de chercher à le rejoindre. Pourtant, il me

regarde : alors tout l'énorme réservoir des choses est rouvert, en toutes directions.